Autour de l'art de dire l'amour — et ses non-dits

Note de lecture autour de :

Jean Birnbaum (dir.), *Amour toujours?*, Paris, Gallimard, coll.
Folio, 2013, 285 pages

CHIARA PIAZZESI

Très peu de sujets suscitent autant d'efforts pour *dire* et pour *expliquer* que l'amour, cet éternel producteur de discours qui se pâme devant sa propre loquacité, mais aussi devant le travail incessant de la part de ceux qui l'observent, l'étudient ou le vivent, pour pratiquer l'art dangereux et fascinant qui consiste à créer des acrobaties à partir de la figure de base « *l'amour est...* ». Art fascinant, disais-je : puisqu'il se déploie sur un fil d'acrobate dont on pense qu'il est suspendu entre l'étonnement et l'apaisement dans la connaissance espérée, cet art ne cesse pas de surprendre en protégeant l'illusion qu'on n'a pas encore tout vu (tout dit) — encore quelque pas, et l'essentiel s'ouvrira à nous. Art dangereux, aussi : beaucoup de répétitions pour les débutants et pour les acrobates à court de figures; tentation prescriptive de ceux qui veulent imposer à cet art un canon ou des « unités » aristotéliennes; et, finalement, un support très, très glissant.

Les auteurs qui ont contribué par des essais savants à ce volume sur l'amour — ou les amours — ont participé au 24^e Forum Philo *Le Monde / Le Mans*, qui a eu lieu du 16 au 18 novembre 2012, et dont le livre représente en quelque sorte les actes. Jean Birnbaum, qui a coordonné les travaux du Forum, est aussi le directeur de l'ouvrage. Dans sa courte introduction, il nous assure que le volume saura témoigner d'une évidence générale, à savoir que « pour être cérébral, on n'est pas moins sensuel ». Ceci n'est pas seulement un livre *sur* l'amour, mais aussi un livre *de* l'amour — le théâtre de la capacité humaine à éprouver des émotions, à désirer, à s'abandonner à la passion et à dire tout cela par l'élan de la loquacité amoureuse.

L'*Ouverture* de cette performance de l'art de dire l'amour est confiée à Alain Badiou, qui publia en 2009 son *Éloge de l'amour*. En tant que grand penseur de la politique, Badiou a le mérite, dans sa contribution, de mettre l'une face à l'autre deux idéologies politiques de l'amour qui,

selon lui, en tue la richesse fondamentale. L'idéologie amoureuse de « droite » insiste sur l'imaginaire du contrat, sur la centralité de l'institution, sur l'équilibre des intérêts (ou des coûts/bénéfices), sur l'idée régulatrice des « affinités » qui oriente de nos jours le marché des rencontres sur Internet. Au fond de cette idéologie, on trouve l'impératif de réduire les risques pour assurer une stabilité dans la satisfaction des besoins. L'idéologie de la (« fausse », dit Badiou) gauche plaide au contraire pour une liberté dérégulée, un *libertinage* qui déchaîne les désirs et résiste aux institutions qui les cloisonnent. Malgré la prétendue noblesse de ses idéaux, cette position n'échappe pourtant pas au calcul et à l'économie (capitaliste) des jouissances. Badiou répond à cette alternative vicieuse par sa conception de l'amour comme « aventure obstinée » qui exalte le goût du risque tout en valorisant la « patience d'en supporter les effets » (*in* Birnbaum 25).

Cette ouverture philosophique est également *programmatische*, dans la mesure où elle définit au préalable l'espace à l'intérieur duquel les contributions suivantes devront se placer pour ne pas tomber dans les extrêmes que Badiou refuse. Comme il est souvent le cas (mais pas toujours), ce sont les non-philosophes qui escamotent le mieux les tentations et les pièges de la figure « l'amour est ». L'essai de l'éminent linguiste Claude Hagège offre au lecteur un voyage, autant érudit et enrichissant que fascinant, à travers la variété des formes grammaticales mobilisées par les langues « vivantes » pour exprimer l'amour. La thèse par laquelle l'auteur ouvre sa contribution veut en effet que la vitalité d'une langue soit liée à sa capacité à exprimer les affects, puisque « la relation affective est première » (31). La structure grammaticale qui nous est la plus familière dans l'expression des affects, et spécialement de l'amour, est celle qui met au centre le verbe transitif « aimer », dont le sujet exprime le sentiment, et qui a pour objet la personne (ou la chose) aimée. D'après Hagège, cette formulation « instaure une étonnante et gratifiante harmonie entre la grammaire et le monde » (32). Il est possible, toutefois, de regarder cette même improbable harmonie à partir d'une autre perspective, que Hagège lui-même semble vouloir nous ouvrir. On pourrait notamment considérer cette harmonie comme l'illusion essentialiste induite par le langage — et on se rappellera à ce propos l'adage nietzschéen selon lequel nous croyons encore en Dieu parce que nous croyons à la grammaire. Par un langage très accessible aux non-spécialistes, Hagège montre en effet que la structure grammaticale sujet / verbe (aimer) transitif / objet, qui caractérise les langues romanes, anglo-saxonnes et certaines langues slaves, n'est pas du tout universelle. Pourquoi, alors, serait-elle la structure pour ainsi dire affective de l'amour lui-même? Le sentiment pourrait alors prendre la forme « sagittale » (de flèche) utilisée par le basque et le hongrois, mais aussi par le quechua et le guarani. Il existe également des langues qui ne mentionnent même pas ces fameux sujet et objet amoureux autour desquels se développent tellement

de spéculations occidentales sur l'amour. Le japonais et le coréen, par exemple, ont tendance à faire la plupart du temps l'économie de la référence personnelle (et donc des pronoms), dans des univers sociaux dans lesquels — au contraire des nôtres — la personnalisation est significativement moins importante que la discrétion. Voilà un plaidoyer très solide pour une vision pluraliste de l'amour, dont les manières de se manifester et de s'organiser, du point de vue sémantique et syntaxique, sont « infiniment » diversifiées et correspondent à des différences culturelles profondes et fascinantes.

Il est remarquable que la contribution suivante, signée par la philosophe Corinne Pelluchon, se place dès ses premières lignes au pôle opposé du spectre des positions possibles quant à l'exercice « l'amour est ». Selon l'auteure, notamment, la nature de l'amour serait celle de l'unicité, au sens de la singularité et de l'« unité d'essence » (46). La posture est clairement essentialiste, et elle nous rappelle certaines idées de Harry Frankfurt dans *The Reasons of Love* : « il y a donc des formes plus ou moins mélangées de l'amour, mais il n'y a qu'une seule essence de l'amour qui s'accomplit dans le fait de souffrir de ce que l'autre souffre et d'être capable de se sacrifier pour lui » (48). Une fois cette balise posée, il est plus facile de se situer. Puisque « *agapé* » — l'amour dans sa forme de *charitas* — est « la vérité de l'amour » (50), un amour ainsi défini peut sans hésitation servir de base éthique pour développer un souci affectueux pour les générations futures et pour la terre comme bien commun. Le prix à payer, pourtant, est considérable : Pelluchon plaide pour une version amendée de l'amour, une version désérotisée, notamment, dans laquelle le plaisir et le drame de l'attachement passionné n'ont plus de place.

Encore une fois, la contribution suivante introduit une autre voix dans la polyphonie du volume. Fabrice Hadjadj, lui aussi philosophe, nous ouvre la porte de son intimité avec sa femme : c'est un dialogue (véritable ou fictif, comme tout dialogue philosophique) entre le philosophe et sa conjointe à propos de leur amour, qui fait basculer la déformation professionnelle (essentialiste? généraliste? normative?) du philosophe. S'il est vrai que « la scène de ménage est plus essentielle à l'amour, selon toute vraisemblance, que la dissertation » (70), voilà que le philosophe est interrogé dans son autorité savante, dans sa préférence pour le général au détriment du particulier et, finalement, par rapport à la pratique du questionnement elle-même. Sa femme, en effet, ne l'interroge pas sur ce qu'est l'amour, mais lui demande : « est-ce que tu m'aimes? » (72). Plus de place pour le jeu de « l'amour est », dont tout le dialogue philosophique en question montre l'inutilité relative, et même le ridicule, lorsqu'il se veut une réponse à une demande d'« attention » (73). Un élément de l'essai de Hadjadj, pourtant, dérange profondément. Selon l'auteur, la différence sexuelle (tout comme la différence de génération, par rapport aux enfants notamment) conférerait à la demande d'amour de l'autre un

caractère « d'altérité, de concrétise, d'exigence qui vous dérange ». La demande d'amour à laquelle Hadjadj fait référence est celle de l'autre qui nous souhaite que nous « rend[ions] raison de [n]otre amour » (70). Pourquoi la différence sexuelle aurait-elle le pouvoir de produire un rapport d'altérité? Et ce pouvoir, par contre, ne se trouverait-il pas dans les infinies variations de la différence de *genre*, qui se déploient et agissent également entre personnes du même sexe?

Valérie Gérard, encore une philosophe, insiste pour une vision localisée, donc contingente et narrative de l'amour : il y a des *histoires* d'amour, et ces histoires ont lieu quelque part, dans un monde « de relations et d'histoires » (84). Voilà la porte d'entrée pour en comprendre davantage de l'amour et pour abandonner enfin la longue tradition qui veut que l'amour soit *atopos*, sans lieu, dans aucun lieu. J'y reviendrai plus loin.

La contribution suivante, celle de Pascal Bruckner — qui, sur l'amour, a écrit plusieurs ouvrages dans sa carrière d'essayiste —, nous pousse dans la même direction : libérer l'amour des discours normatifs, qui « établissent des échelles de gradation et donc dévalorisent ce que nous vivons [...]. À les en croire, "l'amour vrai" serait un tel océan de merveilles qu'à côté de lui il n'y aurait que tentatives maladroites, misère humaine » (101). Bruckner observe quelque chose d'extrêmement important, une leçon pour tous ceux et celles qui dissertent sur l'amour : « l'idéalisation du sentiment rêvé entraîne la dépréciation du sentiment vécu » (101). L'idéalisation pourrait être aussi, d'après Bruckner, au fondement de la « tragédie du couple contemporain » : l'idéal de l'amour passionné, dans lequel « les élans charnels se voient confier la mission de tester la solidité des liens » (103), fait mourir l'amour en lui imposant des exigences trop ambitieuses. Cette tension tragique, intrinsèque à l'amour, expliquerait les tentatives — dont on a parlé ci-dessus — d'amender l'amour de la passion elle-même, « de ses compromis avec l'argent, le monde, la débauche, la soumission », c'est-à-dire de ce qui rend l'amour fondamentalement intractable du point de vue moral, éthique, politique et même religieux. Bruckner insiste sur le caractère souvent antidémocratique, toujours arbitraire, parfois infâme de l'amour, ainsi que sur la monstruosité de l'utopie qui voudrait le libérer de tous ses côtés moralement plus sombres.

Eva Illouz, sociologue spécialiste des relations amoureuses et des émotions, discute ensuite des transformations de l'amour dans la modernité avancée. L'écologie du choix amoureux (« les contraintes objectives » qui nous font préférer un objet) et l'architecture du choix amoureux (la façon dont le choix « est construit culturellement ») subissent des modifications importantes dans la modernité (118 *sq.*). Les raisons de ces modifications sont au nombre de quatre. En premier lieu, l'économie capitaliste rend la famille optionnelle par rapport à la

subsistance matérielle et favorise l'entrée massive des femmes dans le marché du travail. L'indépendance économique permet aux femmes de se marier par amour. Toutefois, selon Illouz, les disparités économiques persistantes font en sorte que « les femmes vivent encore le projet de la famille sur le mode de la *nécessité*; les hommes le vivent déjà sur le mode du libre choix » (123; je souligne). Difficile de consentir avec cette affirmation, qui est fort tranchante (« les femmes » : quelles femmes?), sans avoir des données sous les yeux. Ces données, d'autre part, sont difficiles à recueillir : quand il est question du choix amoureux (par exemple, dans le mariage) il semble ardu d'extraire à un échantillon représentatif de femmes (surtout aux plus jeunes, vraisemblablement) un aveu rationnel de désillusion à l'égard de l'idéal de « l'âme-sœur ». La deuxième raison est la « sexualisation des rapports amoureux » : « les rapports entre les hétérosexuels sont devenus légitimement des rapports purement sexuels » (123), fondés sur le plaisir. Ainsi le sexe devient-il un champ « autonome » de pure consommation, associé à « une formidable structure économique [...] qui n'a d'autre motif de croissance que la sculpture d'un corps sexualisé, prêt à la consommation » (124). On se demande pourquoi il est seulement question des hétérosexuels : seraient-ils davantage coupables, ou davantage vulnérables, par rapport à la dérive consumériste de la modernité amoureuse avancée? La différence sexuelle y jouerait-elle un rôle? De plus, ni le plaisir de l'érotisation de l'existence, ni la jouissance comme expérience gratifiante et joyeuse, ni des pratiques d'émancipation — par exemple, la réappropriation progressive de leur propre sexualité par des femmes — ne trouvent de place dans ce portrait. La troisième raison évoquée est « l'élargissement des échantillons de possibles partenaires » (125), et la quatrième, « une multiplication des principes d'évaluation pour choisir ses partenaires » (127). Les sujets amoureux sont plus incertains dans leurs choix, ils investissent dans la reconnaissance par la relation amoureuse (surtout les femmes avec moins d'accès à la sphère publique) — bref, le rapport subjectif au désir est transformé et « la capacité à s'engager devient elle aussi *un problème* » (131).

C'est des limites et des possibilités d'une analyse économique de l'amour que traite justement la contribution de l'économiste Jean-Pascal Gayant. À partir des travaux de Gary Becker — qui s'est consacré à l'étude du marché matrimonial et de la compétition spécifique qui a lieu en son sein —, mais aussi de Lloyd Shapley et d'Alvin Roth, l'amour est devenu un objet de recherche tout à fait légitime et instructif pour la recherche en économie. Shapley et Roth, qui ont reçu le prix Nobel d'économie en 2012, ont traité de la question des « meilleurs appariements », dont le mariage est l'exemple parfait : comment déterminer un appariement dont les membres soient satisfaits, donc un mariage stable? La recherche des modélisations mathématiques pour répondre de manière efficace à ce problème est très en vogue à l'époque

des algorithmes propres aux sites Internet et aux applications de rencontres, laquelle est aussi l'époque où on imagine l'érotisme comme un capital, à la manière de Catherine Hakim. Mais cette question du « mariage stable » ouvre évidemment la porte à celle, plus générale, de la possibilité d'inscrire l'amour dans les motivations et les raisonnements de l'*Homo economicus*, tel que l'économie se le représente traditionnellement. Gayant discute de cette question quant à l'amour du prochain, de la progéniture et du conjoint, dont il offre d'intéressantes analyses en termes de choix rationnel. Si le sens commun veut que l'amour soit imperméable au calcul économique (intérêt personnel, coûts/bénéfices, investissement/rente), l'économiste montre qu'en réalité, plusieurs aspects de la vie amoureuse (conjugale) peuvent être très bien quantifiés : à côté du « marché matrimonial » et de sa concurrence basée sur des comparaisons et des calculs, les coûts matériels et immatériels d'une séparation éventuelle ou réelle (dont le prix baisse pourtant quand le taux de divorces augmente) donnent indirectement une valeur à l'amour en donnant « un prix à son extinction » (147). Il demeure toutefois que l'économie n'a pas vraiment la bonne boîte à outils pour « dissocier les entités » d'un couple devenu « réellement fusionnel » (152) : c'est alors au ménage et à ses choix rationnels qu'elle s'attaque, tandis que le « mécanisme » (pour parler comme Jon Elster) de l'amour lui demeure invisible.

C'est l'inverse d'une rationalisation de l'amour qui nous est ensuite offert par deux écrivains. Camille Laurens (en soi, le titre de sa contribution est tout un programme : « L'amour tout court »), qui a fait de l'amour érotique et du point de vue féminin sur le lien amoureux le thème privilégié de ses ouvrages, nous accompagne dans une exploration fascinante à travers le territoire de son imaginaire littéraire et de son expérience de l'écriture d'amour. Michel Schneider, à partir de la fameuse, et énigmatique, phrase finale du chef-d'œuvre proustien *Un amour de Swann*, dans laquelle le protagoniste « comprend » (sans le comprendre) son amour envers Odette de Crécy, imagine d'écrire sur les différents moments et temps des amours : la rencontre (qui est aussi une fin), la rupture et la séparation (qui est aussi un commencement).

Et qu'en est-il des processus biologiques qui constituent la base de l'émotion que nous appelons amour? David Reby, spécialiste du comportement animal et surtout de l'usage des différents signaux de communication chez diverses espèces animales, consacre son intervention à la relation entre amour et comportements liés à la reproduction. De nombreuses espèces animales ont développé des manières de communiquer de l'information à propos de leur disponibilité à l'accouplement, de leur territoire d'accouplement et de leur « qualité physique » ou « physiologique » (189). Le cerf élaphe est une de ces espèces : Reby a étudié leur brame et en a théorisé une corrélation précise

— informative, justement — entre le registre du brame émis (plus grave ou plus aigu) et l'information qu'il véhicule à propos de la taille du cerf émetteur. Au sein de la compétition sexuelle, le cerf mâle « veut » informer ses compétiteurs et ses partenaires potentielles de sa taille, « et donc de sa qualité physique » (194), ce qui expliquerait, dans une perspective évolutionniste, la descente du larynx dans cette espèce, responsable de la capacité à émettre des sons plus graves. D'après l'auteur, une analogie avec les êtres humains de sexe masculin est possible, et elle devient plus intéressante, précise Reby, si on réfléchit au fait que « les femmes préfèrent les hommes aux voix plus graves » (195).

La philosophe Catherine Malabou offre un plaidoyer en faveur du retour de la philosophie à sa racine érotique. Le grand neuroscientifique Antonio Damasio a montré dans ses travaux des vingt dernières années le rôle décisif joué par les émotions dans le raisonnement : c'est sur cette base que Malabou affirme que « seule une raison affectée est une raison » (199), comme le Platon du *Phèdre* l'avait déjà préconisé. Partant du présupposé historique que l'amour a toujours impliqué des formes ascétiques pour le pratiquer, et suivant la distinction de Foucault entre l'ascèse ancienne et l'ascèse chrétienne, le philosophe Pierre Zaoui, analyse ensuite les dimensions ascétiques et donc éthiques de l'amour contemporain. Même après l'abandon de la transcendance religieuse, les amours d'aujourd'hui ne cessent de puiser dans la tradition ascétique ancienne et chrétienne pour se déployer.

Le texte de Belinda Cannone, auteure de romans et d'essais, est quant à lui intéressant dans la mesure où il fait un plaidoyer pour un « amour toujours » mais en segments, et donc pour l'abandon du rêve de la relation amoureuse indissoluble : ce sont les transformations historiques mêmes de l'amour dans la modernité, selon Cannone, qui nous invitent à accepter que nos liens soient des liens temporaires, ce qui mène à « une nouvelle conception de l'amour, qui en assume l'impermanence » (225). Il s'agirait de la conséquence de la forme d'amour dominante à notre époque, la troisième grande forme historique de l'amour après le mariage de raison et le mariage d'amour, ce que Cannone définit comme « le grand désir, exaltation de toutes les dimensions de l'être, sensuelle, intellectuelle et sentimentale » (222).

On peut faire une première remarque sur ce portrait : la division de Cannone en trois grandes époques de l'amour (mariage arrangé, mariage d'amour « pour toujours », amour + désir érotique et limitation dans le temps) ne fonctionne pas. Ce qu'elle décrit comme époque du « grand désir » n'est rien d'autre que l'idéal romantique. Il suffit de lire la *Lucinde* (1799) de Schlegel et de suivre la controverse qu'elle engendra, justement en vertu de la place qu'elle donnait à la sensualité, pour s'en apercevoir. Les études d'Alain Corbin sur la sexualité au XIX^e siècle ont largement montré que c'est bien à ce moment-là que le plaisir érotique commence à

devenir un enjeu crucial au sein du couple *marié*, comme « conséquence » du nouvel idéal d'union amoureuse romantique « totale ». Si on regarde seulement le discours ambiant sur l'amour, on pourrait remonter à Platon pour y trouver les mêmes idées qu'on se répète aujourd'hui : pour apprécier les « ruptures » historiques dans le domaine des pratiques, il faudrait regarder l'intimité comme forme sociale et examiner aussi ce qui change *autour* du couple, de manière à faire ressortir les différences dans les pratiques censées — aujourd'hui, sans doute, de manière paradoxale, comme le dirait Luhmann — traduire les idées sur l'amour qui sont reproduites par la continuité avec la tradition. À vrai dire, la dimension du social est absente un peu partout dans le volume : on a souvent l'impression que les amours dont on parle ont lieu (ou ont eu lieu) dans le vide. Une seconde remarque s'impose alors, qui, après douze chapitres du livre, est sans doute suscitée par un effet d'accumulation : parmi les « solutions » recherchées par les différentes contributions au volume *Amour toujours* ne figure point l'idée que ce soit au *couple* même, comme forme sociale chargée d'un lourd héritage normatif, à devoir être dépassé. Mais cette idée donne matière à un ample débat, que je ne veux pas amorcer ici.

Le fascinant texte de Julia Kristeva approfondit une passion négligée par la réflexion sur l'amour : la « passion maternelle », attachement complexe et fortement érotisé dont dépend le bon développement de l'enfant comme être autonome. En utilisant l'expression de Winnicott qui parle de « mère suffisamment bonne », Kristeva approfondit l'ambivalence de l'amour maternel en tant que « *reliance* » par la passion et en même temps par l'« expulsion ». Comme pour Winnicott, c'est justement le bon équilibre entre l'attention et le détachement qui permet à l'enfant de se constituer un être psychique indépendant. La « force d'étayage psychique et vital » de l'amour de la mère dépend de la bonne synergie entre passion et « dépassionnement » (253).

L'essai d'Alain Finkielkraut cherche à faire le point sur l'état de l'amour à l'âge actuel, et le fait — ce qui est normal — du point de vue de son auteur. Ce point de vue, dont j'ai déjà eu l'occasion de critiquer la normativité dans les pages de cette revue, se résume en éloge de l'amour capable de durer contre des liens (surtout sexuels) dont Finkielkraut, en citant Baumann, lamente la « liquidité ». Le volume se conclut enfin sur un élégant exercice littéraire, un véritable petit cadeau de bonheur et de profondeur affective : l'*Envoi* de Christine Angot. Par le récit d'une histoire d'un amour, ou pour mieux dire, de plusieurs histoires d'amour qui s'entrecroisent, Angot nous invite à partager l'intimité de son inépuisable amour pour la littérature.

Textes cités

BADIOU, Alain, *Éloge de l'amour*, Paris, Flammarion, 2009.

FRANKFURT, Harry, *The Reasons of Love*, Princeton, Princeton University Press, 2004.

HAKIM, Catherine, *Erotic Capital*, New York, Basic Books, 2011.

NIETZSCHE, Friedrich, *Le cas Wagner* et *Crépuscule des idoles*, prés. et trad. É. Blondel et P. Wotling, Paris, Flammarion, coll. GF, 2005.

PIAZZESI, Chiara, « La solitude du discours amoureux aujourd'hui. Réflexions à partir de Roland Barthes et une critique », *PhænEx*, vol. 6, n° 2 (2011), p. 131-162.